

David Grossman

UNE FEMME FUYANT
L'ANNONCE

R O M A N

*Traduit de l'hébreu
par Sylvie Cohen*

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Icha boharat mibsora

ÉDITEUR ORIGINAL

HaKibbutz HaMeuchad Publishing House, Tel Aviv

© David Grossman, 2008

Cette traduction est publiée en accord avec l'agence littéraire Deborah Harris,
Jérusalem

ISBN 978-2-7578-3041-3

(ISBN 978-2-02-100462-5, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, 2011, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le voyage, 2000

Le convoi s'égrène, chapelet hétéroclite de véhicules civils, jeeps, ambulances militaires, tanks et énormes bulldozers juchés sur des semi-remorques. D'humeur sombre et taciturne, la main posée sur le levier de vitesse de la Mercedes, sa nuque épaisse, raide comme un piquet, le chauffeur les ignore, elle et Ofer, depuis un bon moment.

À peine était-il monté en voiture que, avec un soupir exaspéré, son fils lui jeta un regard qui signifiait : Qu'est-ce qui t'a pris de commander ce taxi-là pour un trajet pareil, maman ? À cet instant, elle se rendit compte de son erreur. À sept heures du matin, elle avait appelé Sami pour le prier de l'emmener dans la région du Guilboa. À présent elle se souvient que, pour une raison ou une autre, elle ne lui avait donné aucun éclaircissement, ni indiqué la destination, contrairement à son habitude. « À quelle heure ? » avait demandé Sami. « Trois heures », avait-elle répondu après une légère hésitation. « Ora, il risque d'y avoir des embouteillages monstres, nous devrions nous mettre en route plus tôt. » L'allusion au chaos général était claire, mais elle n'avait pas compris, se bornant à répéter qu'elle ne pouvait pas partir avant. Elle désirait passer ce temps avec Ofer, lequel avait accepté un peu à contrecœur. Sept ou huit heures, voilà ce qui restait de l'excursion d'une

semaine qu'elle avait programmée pour eux deux. Ofer l'accompagnait, elle avait omis de le signaler à Sami. L'aurait-elle mentionné que, pour une fois, il se serait probablement défilé, ou lui aurait envoyé l'un de ses employés juifs – « mon secteur juif », comme il disait. Quand elle l'avait appelé tout à l'heure, elle était en transe, et l'idée ne l'avait même pas effleurée que pour cette course, un jour comme celui-là, il aurait mieux valu ne pas s'adresser à un chauffeur arabe.

« Même si c'est l'un de chez nous », lui martèle Ilan dans la tête, quand elle tente de se justifier. Sami fait pratiquement partie des meubles. Voilà plus de vingt ans qu'il sert de chauffeur aux collaborateurs d'Ilan, son mari, dont elle est séparée, ainsi qu'au cercle de la famille. C'est son salaire régulier, sa principale source de revenus. En contrepartie, il est corvéable à merci, disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ilan et Ora se rendent chez lui à Abou Gosh à l'occasion des fêtes familiales, ils connaissent son épouse Inaam et, grâce à leurs relations et leur argent, ils ont aidé leurs deux fils qui désiraient émigrer en Argentine. Ils ont parcouru des centaines de kilomètres ensemble, et c'est la première fois qu'il observe le silence – lui qui, d'ordinaire, est un fameux boute-en-train, drôle, malin, bien que, politiquement parlant, un faux jeton faisant feu de tout bois et jouant un double jeu. En tout cas, elle n'aurait jamais eu l'idée d'appeler quelqu'un d'autre. Après trois accidents et six infractions au code de la route en douze mois, palmarès plutôt impressionnant, même selon ses propres critères, elle a interdiction de prendre le volant pendant un an. Elle pouvait le remercier, car il lui rendait un grand service, on pouvait même dire qu'il lui sauvait la vie, avait assené l'ignoble juge qui lui avait retiré son permis. Tout aurait été tellement plus simple si elle avait pu accompagner Ofer elle-même. Elle aurait gagné encore quatre-vingt-dix

minutes de tête-à-tête, et l'aurait peut-être même convaincu de s'arrêter en route – ce ne sont pas les bons restaurants qui manquent à Wadi Ara. Au fond, une heure de plus ou de moins, cela ne fait pas une grande différence. Pourquoi es-tu si pressé ? Dis-moi, qu'est-ce qui t'attend là-bas ?

Quoi qu'il en soit, conduire avec lui, ou seule, est exclu pendant un bon bout de temps. Elle doit prendre son mal en patience et cesser de se lamenter sur la perte de sa sacro-sainte liberté. Elle peut s'estimer heureuse d'avoir encore Sami qui continue à la servir après la séparation. Elle-même était incapable de réfléchir à ce genre de détails, et il avait fallu l'insistance d'Ilan pour inclure une clause concernant le chauffeur dans l'accord de divorce. Sami se partageait entre eux, comme les meubles, les tapis et l'argenterie, aimait-il à plaisanter. « Remarquez, depuis le plan de partage, nous avons l'habitude de nous diviser, nous, les Arabes... », rigolait-il de toutes ses grandes dents. Le souvenir de sa plaisanterie lui donne envie de rentrer sous terre, tant elle a honte de sa bévue. Comment, dans l'affolement général, a-t-elle pu négliger cette facette de sa personnalité, son identité arabe ?

Depuis que, ce matin-là, elle avait vu Ofer, le téléphone à la main et le regard gêné, on aurait dit que quelqu'un lui avait gentiment, mais fermement, confisqué la direction des opérations pour la reléguer au rang d'observateur passif, de témoin impuissant. Ses pensées n'étaient plus qu'un flot d'émotions. Elle rôdait d'une pièce à l'autre avec des gestes anguleux, saccadés. Un peu plus tard, elle l'accompagna au centre commercial pour faire quelques emplettes – des vêtements, des sucreries et des CD ; un nouvel album de Johnny Cash venait de sortir. Elle ressemblait à un zombie, pouffant comme une gamine dès qu'il ouvrait la bouche. Elle le dévorait des yeux, accumulant goulûment des réserves en vue des interminables années de famine à venir

– lesquelles ne manqueraient pas d’arriver. Elle en avait eu la conviction, dès l’instant où il lui avait annoncé son départ. À trois reprises au cours de la matinée, elle se précipita aux toilettes publiques – elle avait la diarrhée. « Qu’est-ce qui t’arrive ? s’esclaffa Ofer. Tu as mangé quelque chose ? » Avec une sorte de rictus, elle le regarda rire, la tête renversée en arrière, et grava son image dans son esprit.

Le rouge aux joues, la jeune vendeuse de la boutique de prêt-à-porter ne cessait de lorgner dans sa direction, tandis qu’il essayait une chemise. « *Mon bien-aimé est pareil à un faon* », se rengorgea Ora. L’employée du magasin de disques, une grande jeune fille aux formes pleines, fréquentait le même lycée, une classe au-dessous. En apprenant où il se trouverait trois heures plus tard, elle le prit dans ses bras et le serra contre elle, lui demandant même de l’appeler à son retour. Son fils était totalement insensible à ces débordements d’affection, constata Ora, signe qu’il était toujours entiché de Talia. Qui l’avait quitté depuis un an, mais n’avait jamais cessé de l’obséder. Ofer était fidèle, comme elle, songea-t-elle non sans tristesse, et bien plus monogame qu’elle ne l’avait jamais été. Dans combien d’années parviendrait-il à en guérir – en admettant qu’il ait encore quelques années devant lui ? Elle se frotta les tempes des deux mains pour chasser cette pensée de son esprit, mais la scène était vivace : Talia venant présenter ses condoléances, peut-être lui demander rétroactivement son pardon ? Ora sentit son visage se contracter de colère. « Tu te rends compte du mal que tu lui as fait ? » grommela-t-elle à haute voix. Ofer se pencha : « Tu as dit quelque chose, maman ? » questionna-t-il avec douceur. Une fraction de seconde, elle ne distingua plus rien – les traits d’Ofer s’étaient brouillés – et son regard se perdit dans un vide sidéral, terrifiant. « Non, rien. Je pensais à Talia. Tu lui as parlé

dernièrement ? » « Laisse tomber, c'est fini », lâcha-t-il avec un geste de la main.

Elle consultait l'heure toutes les cinq minutes. Sur sa propre montre, sur la montre d'Ofer, sur les horloges de la galerie marchande, sur les pendules des écrans de télévision, dans les vitrines. Le temps se comportait étrangement, tantôt filant, tantôt s'éternisant ou se figeant. Elle aurait pu revenir en arrière sans difficulté, lui semblait-il, oh, pas de beaucoup, elle se serait contentée d'une demi-heure, voire d'une heure. Il suffisait parfois d'un petit marchandage de rien du tout pour venir à bout des grandes choses – le temps, le destin, Dieu... Ils déjeunèrent dans un restaurant du souk où ils commandèrent quantité de plats, alors que ni l'un ni l'autre n'avaient d'appétit. Histoire de détendre l'atmosphère, il lui raconta des anecdotes sur le barrage de Tapouah, où il avait servi sept mois durant. Il contrôlait les milliers de Palestiniens qui le traversaient à l'aide d'un vulgaire détecteur de métaux, semblable à ceux utilisés à l'entrée du centre commercial. « Tu n'avais vraiment que ça ? » murmura-t-elle. Il pouffa : « Qu'est-ce que tu croyais ? » « Je ne sais pas, je n'y ai jamais pensé. » « Tu n'as jamais pensé à ce qu'on y fabriquait ? » répéta-t-il, une pointe de déception enfantine dans la voix. « Tu ne m'en avais jamais parlé avant », protesta-t-elle. Il la regarda d'un air de dire « tu sais parfaitement pourquoi », mais, avant qu'elle ne puisse répondre, il posa sa grande main hâlée et calleuse sur la sienne. Ce simple contact, si rare, la prit au dépourvu, lui ôtant l'usage de la parole. Et comme s'il voulait rattraper in extremis le temps perdu, il lui parla ensuite de la casemate au nord de Jénine, où il avait séjourné quatre mois. Chaque matin, à cinq heures, il ouvrait le portail de la clôture entourant le bunker pour vérifier que les Palestiniens ne l'avaient pas minée au cours de la nuit.

« Tu y allais seul ? » « En général, un gars me couvrait depuis l'abri, s'il était réveillé, évidemment. » Elle avait la gorge trop sèche pour le questionner plus avant. Ofer haussa les épaules. « *Kullu min Allah!* », tout procède de Dieu, proféra-t-il, imitant un vieil Arabe sagace. « Je ne savais pas », répéta-t-elle d'une petite voix. Il éclata d'un rire sans amertume, comme s'il s'était fait à l'idée qu'elle ne pouvait effectivement pas deviner. Sans transition, il décrivit la casbah de Naplouse, l'une des plus intéressantes et des plus anciennes. Certaines maisons dataient de l'époque romaine et paraissaient enjamber les petites rues étroites, tels des ponts. Un aqueduc souterrain communiquant avec un entrelacs de canaux et de tunnels traversait la ville d'est en ouest. Les fuyards s'y planquaient, sachant que personne n'irait jamais les poursuivre là-bas. Ofer s'emballait, comme s'il s'agissait d'un nouveau jeu vidéo, et elle luttait contre l'envie de prendre sa tête entre ses mains pour contempler son âme au fond de ses yeux – une âme qui lui échappait depuis des années –, avec un sourire chaleureux et un clin d'œil, comme si, d'un commun accord, ils jouaient à chat pour s'amuser – mais elle n'en avait pas le courage. Et n'osait pas non plus lui parler franchement, d'une voix exempte de rancœur ou de reproches : « Dis, Ofer, pourquoi ne sommes-nous plus amis comme avant ? Bon, d'accord, je suis ta mère, et après ? »

Sami viendrait les chercher à quinze heures pour les conduire au point de rassemblement. Elle était incapable de penser au-delà, et n'avait pas non plus la force de se projeter dans l'avenir, preuve qu'elle n'avait aucune imagination. Elle n'en avait jamais douté, même si ce n'était plus vraiment d'actualité. Depuis quelque temps, en effet, elle en débordait jusqu'à l'overdose. Sami lui faciliterait les choses, surtout le trajet du retour, qu'elle prévoyait autrement difficile que l'aller. Ils avaient leurs habitudes, tous les deux. Elle aimait l'entendre parler de

sa famille, des relations complexes entre les clans d'Abou Gosh, des intrigues au sein du conseil municipal, de celle dont il était secrètement amoureux depuis l'âge de quinze ans, même après son mariage avec sa cousine Inaam. Il la croisait de loin en loin, tout à fait par hasard, affirmait-il. Elle était enseignante – elle avait d'ailleurs été le professeur de ses filles – avant de devenir inspectrice régionale. À ses dires, c'était une femme forte, aux idées bien arrêtées. Il faisait traîner en longueur, de sorte qu'Ora ne résistait pas à l'envie d'en savoir plus. Sami ne rechignait jamais à satisfaire sa curiosité sur un ton révérencieux : un autre enfant, son premier petit-fils, une médaille décernée par le ministère de l'Éducation, la mort de son mari, victime d'un accident du travail. Il relatait par le menu à Ora les discussions qu'il avait avec elle chez l'épicier, à la boulangerie ou dans son taxi, les rares fois où elle y montait. Elle devait être la seule à qui il se confiait, subodorait Ora, probablement parce que, il en était sûr, elle ne lui poserait jamais la question dont la réponse allait de soi.

Sami était un débrouillard à l'esprit vif, qualités décuplées par un sens aigu des affaires grâce auquel il avait créé sa petite compagnie de taxis. Quand il avait douze ans, il possédait une chèvre qui mettait bas deux petits chaque année. Un chevreau en pleine santé valait mille shekels, lui avait-il expliqué un jour. Il le vendait et mettait l'argent de côté. « Au fur et à mesure, j'étais parvenu à économiser huit mille shekels. À dix-sept ans, j'avais passé mon permis et racheté à l'un de mes professeurs une Fiat 127, un ancien modèle qui marchait encore très bien. J'étais le seul garçon du village à venir à l'école en voiture. L'après-midi, après la classe, je faisais le taxi, je me chargeais de commissions diverses et variées, chercher ceci, rapporter cela, de sorte que, petit à petit... »

L'année précédente, alors que de graves bouleversements affectaient sa vie, l'un de ses amis avait proposé à Ora de travailler à mi-temps pour le compte d'un nouveau musée sur le point d'ouvrir ses portes dans le Nevada – lequel musée, pour on ne savait trop quelles raisons, s'intéressait notamment à la culture matérielle en Israël. Ora adorait cette activité originale, qui tombait à pic pour lui changer les idées. Concernant les mobiles secrets du musée, les raisons pour lesquelles ses fondateurs avaient résolu d'investir une fortune dans la reproduction de l'État d'Israël en plein désert du Nevada, elle préférait ne pas trop s'y attarder. Elle collaborait avec l'équipe des « chineurs » chargés des années cinquante. Il en existait des dizaines d'autres appartenant à différents groupes, qu'elle n'avait jamais rencontrés. Toutes les deux ou trois semaines, elle se lançait donc avec Sami dans de joyeuses équipées, sur lesquelles, se fiant à son intuition, elle préférait ne lui fournir aucune précision. Il ne lui posait aucune question, d'ailleurs, au point qu'elle se demandait ce qu'il en pensait et de quelle manière il en parlait ensuite à sa femme Inaam. Au cours de leurs pérégrinations, ils avaient déniché une collection de coupes en inox dans un kibboutz de la vallée du Jourdain, une vieille machine à traire dans un moshav, au nord du pays, une glacière rutilante, comme neuve, dans un quartier de Jérusalem, sans parler d'articles de consommation courante totalement oubliés et dont la découverte la transportait d'une joie quasi charnelle : une brique de savon Tasbin, un tube de crème pour les mains Velveta, un paquet de serviettes hygiéniques, des protège-pouces en caoutchouc utilisés autrefois par les chauffeurs de bus Egged, des fleurs séchées entre les pages d'un carnet, des piles de manuels scolaires et des romans – Ora avait pour mission, entre autres choses, de reconstituer la bibliothèque standard des kibboutz de l'époque. À

chaque voyage, observait-elle, la séduction chaleureuse et terre à terre de Sami Jubran accomplissait des merveilles. Les vieux kibboutzniks étaient persuadés qu'il avait été autrefois l'un des leurs (ce qui, confirma Sami dans un éclat de rire, était l'exacte vérité, puisque la moitié des terrains de Kiryat Avanim appartenait à sa famille !). Dans un club local de backgammon, à Jérusalem, intimement convaincus qu'ils avaient grandi ensemble à Nahlaot, des joueurs lui avaient sauté au cou. Il grimpait aux pins pour regarder les matches du Hapoël dans le vieux stade, se rappelaient-ils. Il venait sans nul doute du Kerem, décréta une énergique veuve de Tel-Aviv aux bracelets tintinnabulant sur sa peau hâlée. Il était peut-être un peu enveloppé pour un Yéménite, mais on voyait tout de suite ses origines, commenta-t-elle en téléphonant à Ora le lendemain, sans raison apparente. « Il est charmant, ce garçon, et il a sûrement dû se battre dans les rangs du Etzel, ajouta-t-elle. Au fait, il serait libre pour un déménagement, vous croyez ? » Sami, constatait Ora, parvenait toujours à persuader les propriétaires de se séparer de leurs chers bibelots, dédaignés par leurs enfants, lesquels n'attendaient que la disparition de leurs vieux parents pour s'en débarrasser. C'était un peu comme s'ils restaient dans la famille, observaient-ils. Quelle que soit la durée du trajet, même dix minutes, ils parlaient politique et se lançaient dans des discussions animées sur les derniers développements. Il y avait des années, depuis le fiasco avec Avram, en fait, qu'elle se désintéressait de la « situation ». « J'ai déjà donné, merci ! » lançait-elle avec un sourire contraint. Cependant, elle ne résistait pas à la tentation de croiser le fer avec Sami. Ses analyses – les sempiternels poncifs éculés dont on lui rebattait les oreilles – n'étaient pourtant pas particulièrement passionnantes, et elle les avait déjà entendues mille fois dans sa bouche ou dans celle

d'autres personnes. « Qui pourrait encore opposer un argument décisif sur la question ? » soupirait-elle lorsque le sujet revenait sur le tapis. Mais quand Sami et elle débattaient de la situation en se décochant force flèches et sourires circonspects, paradoxalement, elle radicalisait ses positions à droite, elle qui, aux dires d'Ilan et des garçons, était une gauchiste hystérique, alors qu'elle-même aurait été bien en peine de se situer sur l'échiquier politique. « Et puis, de toute façon, il faudra attendre la fin de cette histoire pour savoir qui avait tort ou raison, non ? » concluait-elle avec un petit haussement d'épaules absolument charmant. Bref, pendant que, dans son hébreu orné d'arabesques, Sami fustigeait l'hypocrisie grandiloquente, indignée et cupide des juifs et des Arabes itou, épingleait les dirigeants des uns et des autres avec un savoureux proverbe arabe, comparable à tel adage yiddish cher à son père, une étrange sensation se faisait jour en elle. Comme si, en lui parlant, elle s'avisait soudain que l'issue de ce conflit, la Grande Histoire, devrait être heureuse, et le serait, ne fût-ce que parce que l'homme un peu balourd à la face lunaire assis auprès d'elle était capable de préserver dans les replis de sa chair une seule étincelle d'ironie, et surtout parce qu'il parvenait à rester lui-même au milieu de tout cela. Parfois, se disait-elle, elle s'inspirait de lui pour apprendre ce qu'il lui faudrait savoir au cas où – le jour où la situation se retournerait en Israël, Dieu les préserve, et où les rôles s'inverseraient. Ce n'était pas impossible, après tout. La menace guettait constamment. Et peut-être même que lui aussi y pensait, peut-être qu'en restant égale à elle-même, au milieu de tout cela, elle lui enseignait quelque chose.

Il était donc essentiel de l'observer très attentivement, afin de comprendre comment il avait réussi à ne pas concevoir de l'amertume au cours des ans. Autant

qu'elle puisse en juger, il n'avait pas l'air de dissimuler une haine féroce, contrairement à ce qu'affirmait Ilan. Et elle constatait avec stupeur – elle aurait bien voulu en prendre de la graine – qu'il ne s'estimait pas non plus responsable des humiliations quotidiennes, profondes ou légères, qu'il pouvait subir, comme elle n'aurait pas manqué de le faire si elle avait été, Dieu la préserve, à sa place – ce qui, à vrai dire, avait été le cas au cours de l'épouvantable année qu'elle venait de vivre. Au cœur de la tourmente, Sami demeurait libre, exploit dont elle-même était le plus souvent incapable.

À présent, elle enfle, prête à éclater, sa stupidité, son incapacité à prendre des gants ici et maintenant, en ces temps troublés. Il ne s'agit pas seulement de se piquer de délicatesse, de se comporter en vraie lady – elle croit encore entendre la voix de sa mère –, car c'est dans sa nature et qu'elle ne peut agir autrement, mais de faire preuve de tact avec une détermination farouche, au point de se précipiter la tête la première dans la cuve d'acide locale. Sami était doué d'un tact admirable, alors que sa taille, sa corpulence et ses traits empâtés laissaient augurer le contraire. Ilan lui-même était bien forcé de l'admettre, quoique du bout des lèvres et non sans méfiance : « Du tact, d'accord, si tu veux, mais à la manière d'Allah, par l'épée dès qu'il en aura l'occasion, tu verras. »

Depuis qu'elle connaissait Sami, elle le surveillait sans relâche avec une insatiable curiosité, telle une petite fille intriguée par ce qui lui paraissait être chez lui une anomalie congénitale due à sa condition, son existence coupée en deux, sa double vie, en un mot. Elle était sûre et certaine qu'il n'avait pas failli une seule fois. Concernant son sens de la délicatesse, s'entend.

Un jour, il les avait conduits à l'aéroport, les enfants et elle-même, chercher Ilan qui rentrait de voyage. Les services de sécurité l'avaient retenu pendant une demi-

heure, tandis qu’Ora et les garçons – Adam avait six ans et Ofer presque trois – se morfondaient dans le taxi. Ils venaient de comprendre que leur Sami était arabe. À son retour, pâle et suant, il refusa de leur raconter ce qui s’était passé. « Ils m’ont traité d’Arabe merdeux, et moi, j’ai répondu qu’ils avaient beau me “chier” dessus, je n’étais pas merdeux pour autant », se borna-t-il à déclarer.

Ora n’avait jamais oublié ces paroles, qu’elle se répétait ces derniers temps pour se donner du cœur au ventre, chaque fois qu’on lui « chiait » dessus, tout le monde, par exemple les deux directeurs obséquieux – onctueux, comme disait Avram – de la clinique où elle avait travaillé encore récemment, ainsi que les quelques amis qui lui avaient plus ou moins tourné le dos pour lui préférer Ilan après leur séparation (elle aussi aurait préféré Ilan, si elle avait pu), sans oublier ce salaud de juge qui l’avait privée de sa liberté de mouvement, et ses enfants aussi, Adam surtout, pas Ofer, pas vraiment, pas sûr, elle ne savait plus, de même qu’Ilan, bien entendu, le roi des chieurs. Le but de sa vie, avait-il affirmé trente ans auparavant, était de veiller à ce que les commissures des lèvres d’Ora se relèvent toujours vers le haut. Ah ! Elle effleura machinalement sa lèvre supérieure, un peu affaissée, vide – même sa bouche se liguaient avec ceux qui lui chiaient dessus. Après ses multiples voyages en compagnie de Sami, les minuscules défis imprévisibles, les regards méfiants qu’il essayait parfois, les remarques affreusement grossières de la part d’interlocuteurs si sympathiques et éclairés, au hasard des rencontres, les épreuves identiques auxquelles le quotidien les soumettait tous les deux, un climat de confiance réciproque, tacite, s’était instauré entre eux, pareil à celui qui se crée entre un couple de danseurs esquissant une figure complexe, ou lors d’un exercice de haute voltige périlleux – vous savez qu’il ne vous

décevra pas, que sa main ne tremblera pas, quant à lui, il n’imagine pas que vous transgresserez jamais certains tabous.

Aujourd’hui, elle avait commis un faux pas en l’entraînant dans sa chute, et, le temps de le comprendre, il était trop tard. Sami s’empressait de lui ouvrir la porte comme à l’accoutumée, quand il avisa Ofer descendant les marches du perron, en uniforme, son fusil en bandoulière – ce garçon qu’il connaissait depuis sa naissance. Sami était venu la chercher à la maternité pour la ramener à la maison avec le bébé et Ilan, qui avait refusé de conduire ce jour-là sous prétexte que ses mains tremblaient trop fort. Sa vie avait réellement commencé à la naissance de Yousra, son aînée, leur avait-il confié pendant le trajet. À l’époque, il n’avait qu’un enfant, puis étaient arrivés deux garçons et deux autres filles – « j’ai cinq problèmes démographiques », plaisantait-il quand on lui posait la question. Sami, ce jour-là, avait conduit avec une extrême prudence pour éviter les nids-de-poule afin de ne pas réveiller Ofer endormi dans les bras de sa mère. Par la suite, c’était encore lui qui transportait les garçons à l’école, au centre-ville, dans le système de covoiturage qu’Ora avait organisé pour cinq enfants au départ de Tsour Hadassah et d’Ein Karem. Quant à elle, Sami lui servait de chauffeur chaque fois qu’Ilan partait en voyage au point que, au fil des ans, il avait fini par faire partie intégrante de la famille. Puis, quand Adam eut grandi mais n’avait pas encore son permis, c’était encore Sami qui le ramenait de ses virées en ville, le vendredi soir. Plus tard, lorsque Ofer se joignit à son frère, tous deux lui téléphonaient d’une discothèque pour qu’il vienne les chercher. Sami arrivait d’Abou Gosh n’importe quand, à trois heures du matin, même s’il dormait, ce qu’il démentait catégoriquement, et attendait devant le club qu’Adam, Ofer et leurs amis daignent enfin en sortir. Sami avait probablement écouté

leurs conversations, des anecdotes sur leur service militaire, songea Ora, horrifiée à l'idée de ce qu'il avait dû entendre, alors que les garçons faisaient les idiots, lançaient des plaisanteries imbibées d'alcool à propos des contrôles aux barrages, pendant qu'il les raccompagnait à la maison. Dire qu'aujourd'hui le chauffeur transportait Ofer qui devait participer à une opération à Jénine, ou bien à Naplouse, détail sans importance qu'elle avait oublié de mentionner lorsqu'elle lui avait téléphoné ce matin-là. Mais Sami avait l'esprit vif. Le cœur serré, elle remarqua qu'il se rembrunissait, la mine défaite et courroucée. En voyant Ofer descendre les marches avec son arme et son uniforme, il avait immédiatement compris qu'Ora le priait d'apporter sa modeste contribution à l'effort de guerre israélien.

Son teint basané était devenu de cendre, la suie d'un brasier aussi soudainement éteint qu'il s'était allumé. Il resta pétrifié, on aurait dit qu'il avait reçu une claque, ou qu'elle-même avait surgi devant lui, un large sourire amical illuminant son visage, pour le gifler à toute volée. Pendant une fraction de seconde, tous trois se figèrent, comme surpris par le flash : Ofer en haut de l'escalier, son fusil au chargeur maintenu par un élastique ballottant de droite à gauche, elle avec son absurde sac en daim violet beaucoup trop chic, voire grotesque pour un pareil voyage, et Sami, immobile, qui paraissait se ratatiner à vue d'œil, à croire qu'il se vidait lentement de l'intérieur. Il avait pris un coup de vieux, songea-t-elle. Il ressemblait à un adolescent, quand elle l'avait rencontré, vingt et un ans auparavant. Il était de trois ou quatre années son cadet, mais avait l'air plus âgé. Il lui vint cette pensée curieuse qu'on vieillissait vite dans ce pays, eux aussi. Même eux.

Pour ne rien arranger, elle s'installa sur la banquette arrière, ignorant la portière passager que Sami lui tenait ouverte – elle s'asseyait toujours près de lui, comment

faire autrement ? Et tandis qu'Ofer prenait place à côté d'elle, leur chauffeur resta planté devant la porte les bras ballants, la tête légèrement de guingois. On aurait dit qu'il tentait de se rappeler un souvenir, ou parlait dans sa barbe, des mots enfouis au fond de sa mémoire, peut-être une prière, un vieux dicton, un dernier adieu à quelque chose qu'il ne reverrait jamais plus. À moins qu'il ne profite d'un moment d'intimité pour aspirer une bouffée d'air en cette glorieuse journée de printemps, où éclatait l'exubérante floraison jaune solaire du genêt épineux et de l'acacia. Un moment plus tard, il monta en voiture et, assis raide comme la justice derrière le volant, il attendit les instructions.